

Des concepts toujours agissants

## Gramsci, une pensée devenue monde

Mener la bataille des idées pour soustraire les classes populaires à l'idéologie dominante afin de conquérir le pouvoir... Fréquemment citées, mais rarement lues et bien souvent galvaudées, les analyses qu'Antonio Gramsci développe alors qu'il est incarcéré dans les geôles fascistes au début des années 1930 connaissent une remarquable résurgence. De l'Europe à l'Inde en passant par l'Amérique latine, ses écrits circulent et fertilisent les pensées critiques.

Pourquoi ce qui a été possible en Russie en 1917, c'est-à-dire une révolution ouvrière, a-t-il échoué partout ailleurs ? Comment se fait-il qu'à l'époque le mouvement ait été défait dans les autres pays européens — en Allemagne, en Hongrie, mais aussi dans l'Italie des "conseils de Turin", lorsque les ouvriers du nord du pays, en 1919-1920, occupèrent leurs usines pendant plusieurs mois ?

Cette question est au point de départ des célèbres *Cahiers de prison*<sup>1</sup> d'Antonio Gramsci, lequel, jeune révolutionnaire, avait fait ses premières armes lors de l'expérience turinoise. Rédigée quelques années après le reflux de ce processus, cette œuvre politique majeure du XXe siècle livre une profonde méditation sur l'échec des révolutions en Europe, et sur la façon de surmonter la défaite du mouvement ouvrier des années 1920 et 1930. Trois quarts de siècle après la mort de Gramsci, elle continue de parler à tous ceux qui n'ont pas renoncé à trouver les voies d'un autre monde possible.

Etrangement, elle parle aussi à ceux qui s'acharnent à empêcher que cet autre monde advienne.

"Au fond, j'ai fait mienne l'analyse de Gramsci : le pouvoir se gagne par les idées. C'est la première fois qu'un homme de droite assume cette bataille-là", déclarait ainsi M. Nicolas Sarkozy quelques jours avant le premier tour de l'élection présidentielle de 2007<sup>2</sup>.

La récupération de l'auteur des *Cahiers de prison* par l'extrême droite, dont étaient issus certains proches conseillers de M. Sarkozy — notamment M. Patrick Buisson —, est en réalité une vieille affaire. Il est ainsi une référence centrale pour la "nouvelle droite", son principal théoricien Alain de Benoist qualifiant sa stratégie de "guerre culturelle" de "gramscisme de droite"<sup>3</sup>. Ce détournement n'a

<sup>1</sup> Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Gallimard, coll. "Bibliothèque de philosophie", Paris, 1978-1992, 5 tomes.

<sup>2</sup> *Le Figaro*, Paris, 17 avril 2007.

<sup>3</sup> Cf. Pierre-André Taguieff, "Origines et métamorphoses de la nouvelle droite", *Vingtième Siècle*, n° 40, Paris, 1993.

pourtant pas empêché que, tout au long du XXe siècle, Gramsci fasse l'objet de réinterprétations stimulantes par les courants révolutionnaires à travers le monde.

Que la révolution ait été possible en Russie mais non en Europe occidentale tient selon Gramsci à la nature de l'Etat et de la société civile. Dans la Russie tsariste, l'essentiel du pouvoir est concentré dans les mains de l'Etat ; la société civile — partis, syndicats, entreprises, presse, associations... — est peu développée. Prendre le pouvoir dans ces conditions, comme l'ont fait les bolcheviks, suppose avant tout de se saisir de l'appareil d'Etat : armée, administration, police, justice... La société civile étant embryonnaire, quiconque détient le pouvoir d'Etat est en mesure de l'assujettir. Bien entendu, une fois l'Etat saisi, les ennuis commencent : guerre civile, relance de l'appareil productif, rapports délicats entre la classe ouvrière et la paysannerie...

En Europe de l'Ouest, en revanche, la société civile est dense et autonome. Sous l'effet de la révolution industrielle, elle se constitue progressivement en siège de la production. Elle détient une part importante de la somme totale du pouvoir, si bien qu'il ne suffit pas de s'emparer de l'Etat : il faut encore régner dans la société civile, le problème étant qu'on ne la conquiert pas de la même façon. Cela suppose que le changement social prenne des formes distinctes du cas russe. Non que les révolutions en Europe de l'Ouest soient devenues impossibles, loin s'en faut ; mais elles devront s'inscrire dans une "guerre de position" au long cours.

## Du péronisme aux "subaltern studies"

Gramsci veut être fidèle à la révolution russe — il est un admirateur de Lénine, à qui il ne cesse de rendre hommage dans les *Cahiers de prison*. Mais il a également compris que cette fidélité impliquait, en pratique, de changer la façon de faire les révolutions. Sa théorie de l'"hégémonie" trouve son point de départ dans ce constat. La lutte des classes, dit Gramsci, doit désormais inclure une dimension culturelle ; elle doit se poser la question du consentement des classes subalternes à la révolution. La force et le consentement sont les deux fondements de la conduite des Etats modernes, les deux piliers d'une hégémonie. Quand le consentement vient à manquer — comme ce fut par exemple le cas en 2011 dans le monde arabe —, les conditions sont réunies pour le renversement du pouvoir en place.

La première édition des *Cahiers de prison* paraît à la fin des années 1940. Elle est placée sous la responsabilité de Palmiro Togliatti, le secrétaire général du *Parti communiste italien (PCI)*, qui gardera jusqu'au début des années 1960 la haute main sur la mise en circulation des écrits de son défunt camarade.

► lire "[Au service de la révolution](#)"

Dès cette époque, l'œuvre de Gramsci sert de point de ralliement à tous ceux qui, dans le monde, cherchent à combiner fidélité à la révolution d'octobre et volonté d'adapter le processus à des contextes socio-politiques parfois très éloignés du cas russe. C'est ce qui explique la rapide diffusion internationale des thèses de Gramsci, et la constitution de courants gramsciens sur l'ensemble du globe. Des *Cahiers de prison*, on peut ainsi dire qu'il s'agit de l'une des premières théories critiques mondialisées.

Trois cas très différents les uns des autres illustrent cette circulation. L'Argentine devient dès le milieu du XXe siècle le lieu d'une importante tradition *gramscienne*, avant que d'autres pays du continent, comme le Brésil, le Mexique ou le Chili, se plongent eux aussi dans l'étude des *Cahiers de prison*. La rapidité et l'ampleur de la réception de Gramsci en Argentine s'expliquent par l'importance de

l'immigration italienne. Elles sont également dues au fait que ses principaux concepts — "hégémonie", mais aussi "césarisme" ou "révolution passive" — y sont mis à contribution pour comprendre ce phénomène politique typiquement argentin qu'est le péronisme.

Plus généralement, ils servent alors à analyser les régimes militaires "progressistes" ou "développementalistes" — outre Juan Domingo Perón en Argentine, Lázaro Cárdenas au Mexique ou Getúlio Vargas au Brésil — qui apparaissent dans la région. Ces pouvoirs mettent en œuvre des formes de "modernisation conservatrice", ni révolution ni restauration, fréquentes au XXe siècle dans les pays du tiers-monde, qui se modernisent tout en s'assurant que les inégalités de classe ne soient pas fondamentalement remises en cause.

La notion de "révolution passive", que Gramsci forge dans les *Cahiers de prison* lorsqu'il examine la formation de l'Etat-nation italien au XIXe siècle, décrit précisément ce type de processus politique ambivalent. Parfois, ces révolutions sont conduites par un "césar" — d'où l'idée de "césarisme" —, c'est-à-dire par un chef charismatique qui établit un lien immédiat avec les masses, dont les exemples, là encore, ne manquent pas dans l'Amérique latine des siècles passés et présent.

Parmi d'autres, des penseurs comme José Aricó, Juan Carlos Portantiero, Carlos Nelson Coutinho ou Ernesto Laclau produisent alors des lectures novatrices des *Cahiers de prison*, dont l'influence s'étend d'ailleurs bien au-delà de l'Amérique latine<sup>4</sup>. A l'exemple de Gramsci lui-même, beaucoup de leurs interprètes les plus importants sont engagés dans la lutte révolutionnaire qui fait rage sur le continent dans les années 1960 et 1970.

## Le parti des opprimés

A l'autre bout de la planète, les idées de l'intellectuel italien atteignent l'Inde dès les années 1960. Il est une grande référence des études post-coloniales (*postcolonial studies*). Le principal fondateur de ce courant, le Palestinien Edward Said, y a recours pour formuler sa critique de l'orientalisme, c'est-à-dire des représentations de "l'Orient" en vigueur dans le monde occidental<sup>5</sup>. Sous l'influence de Said, mais aussi des historiens marxistes britanniques Eric Hobsbawm et E. P. Thompson, émerge dans les années 1970 un secteur spécifiquement indien des études post-coloniales : les études subalternes (*subaltern studies*).

Ce courant, représenté notamment par Ranajit Guha, Partha Chatterjee<sup>6</sup> et Dipesh Chakrabarty, emprunte son nom directement à Gramsci. L'expression "subalternes" figure en effet dans l'intitulé du cahier de prison n° 25, dont le titre exact est "Aux marges de l'histoire. Historiographie des groupes sociaux subalternes". Les "marges de l'histoire", c'est-à-dire les groupes sociaux absents des histoires "officielles", mais susceptibles, lorsqu'ils entrent en activité, de bouleverser l'ordre social.

La circulation des concepts gramsciens de l'Italie du début du XXe siècle à l'Inde des années 1970 s'explique par la proximité des structures sociales de ces pays, et notamment par la présence dans les deux cas d'une paysannerie importante. Dans le texte qu'il écrit en 1926, juste avant son incarcération, "Quelques thèmes de la question méridionale", Gramsci préconise une alliance entre la classe ouvrière du nord de l'Italie, numériquement minoritaire mais économiquement et politiquement

<sup>4</sup> Cf. Raúl Burgos, *Los gramscianos argentinos*, Siglo XXI, Buenos Aires, 2004.

<sup>5</sup> Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, coll. "La couleur des idées", Paris, 2005 (1re éd. : 1978).

<sup>6</sup> Lire Partha Chatterjee, "Controverses en Inde autour de l'histoire coloniale", *Le Monde diplomatique*, février 2006.

ascendante, et la paysannerie du Sud, encore nombreuse à cette époque. Les "subalternistes" indiens préconiseront le même type de stratégie dans leur pays.

Un troisième courant s'est attaché à penser la géopolitique à l'aide des concepts proposés par l'auteur des *Cahiers de prison*. Il se présente sous l'appellation de théorie "néo-gramscienne" des relations internationales. Son fondateur est le Canadien Robert Cox, un marxiste novateur qui a également occupé des fonctions de direction à l'Organisation internationale du travail (OIT) à Genève. Kees Van der Pijl, Henk Overbeek et Stephen Gill, parmi d'autres, s'inscrivent dans cette mouvance. Ces auteurs ont en particulier analysé la construction européenne, dont ils tâchent de comprendre la crise actuelle<sup>7</sup>. Pour une part, elle s'explique à leurs yeux par l'incapacité du projet européen à obtenir le consentement actif des populations continentales. Or, pour qu'une hégémonie s'établisse durablement, à l'échelle d'un pays ou d'un continent, les dominants doivent convaincre les dominés qu'elle sert au moins en partie leur intérêt.

Par ailleurs, dès le début du XXe siècle, on assiste à une interpénétration croissante des élites européennes et américaines. Cela explique que la construction européenne ait le plus souvent été subordonnée aux intérêts de l'empire américain, et ne soit pas parvenue à se doter d'un projet politique autonome.

Gramsci n'aura cessé d'œuvrer à la construction du "parti des opprimés", à l'échelle aussi bien italienne que mondiale, par le biais de ses activités dans la IIIe Internationale. Il liait donc la théorie et la pratique, ce qui s'avère — hélas — rarement le cas chez les intellectuels critiques actuels.

Razmig Keucheyan

Maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Sorbonne (Paris-IV) ;  
éditeur de l'anthologie de textes d'Antonio Gramsci *Guerre de mouvement et guerre de position*, La Fabrique, Paris, 2012.

## Voir aussi

- **Au service de la révolution** - Razmig Keucheyan

## En perspective

- **Ernesto Laclau, inspirateur de Podemos** - R. K. & Renaud Lambert, septembre 2015 - Influents auprès de la gauche radicale espagnole, les réflexions de l'intellectuel argentin Ernesto Laclau, promoteur d'une forme renouvelée de populisme, appellent une lecture critique.
- **Podemos, "notre stratégie"** - Pablo Iglesias, juillet 2015 - Tout aurait dû conduire à un regain de la gauche en Europe. Et pourtant elle piétine presque partout. Cela explique sans doute que les regards se tournent vers l'Espagne, où le parti Podemos a fait preuve d'inventivité stratégique. Un pari que présente ici son secrétaire général.
- **Faut-il avoir peur du populisme ?** - Alexandre Dorna, novembre 2003 - Chose curieuse : le populisme est généralement traité sous forme stéréotypée, comme un non-sens ou une sorte de "fait divers" pittoresque. Il sert à analyser pêle-mêle, ici, la victoire de M. Luiz Inácio "Lula" da (...)

<sup>7</sup> Cf. par exemple Henk Overbeek et Bastiaan Van Apeldoorn (sous la dir. de), *Neoliberalism in Crisis*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2012.